

MERCURE

Cinquième édition

Spécial Nord



La revue du Cercle Antique de l'ULB

Décembre 2022



Cercle Antique

Sommaire

Édito	p. 3
Du côté de chez nous	p. 4
Plein nord	p. 5
Nordalgie	p. 7
Minute rôliste : <i>Yggdrasill</i>	p. 9
Bienvenue chez les Scythes	p. 10
Septentriones	p. 12
Archéologie : De tumultueuses découvertes	p. 15
Pain viking	p. 17
Critique : <i>The Northman</i>	p. 18
La mythologie nordique	p. 20
Jeu : Runique en son genre	p. 23
Sous le sapin des Classiques	p. 24
Le Students in Transition Office (SiTO)	p. 26

Image de couverture : char solaire de Trundholm

(c. 1400 avant J.-C., découvert en 1902 et conservé au Musée national du Danemark, à Copenhague)

Édito

Corentin Tresnie, *Legio Mercurialis*

Au début du chant XI de l'*Odyssée*, Circé invoque pour l'équipage d'Ulysse un vent favorable et de magnifiques pulls violets à son effigie. Le présent est si généreux que le navire vogue tout le jour à pleine vitesse : quand le soleil se couche, il ne se relèvera pas, car ils ont atteint le bord de l'Océan. Après avoir décrit ce brumeux paysage, le Poète les voit faire demi-tour, en quête d'un lieu plus propice pour la proche *véκυια*. Restons quant à nous un peu en ce Nord indicible. Samoni passée et les Saturnales d'Yule encore à venir, il fait sombre et froid chez nous aussi, de toute manière. Profitons-en pour explorer cette nuit, pour même l'éclairer et la réchauffer !

Pour ce numéro consacré au plus mystérieux des points cardinaux, nos contributeurs se sont faits (comme d'autres grands nordiques) explorateurs et diplomates. Les uns ont voyagé, par les pieds ou les lectures, jusqu'aux confins inexplorés du plein septentrion. Les autres ont contacté les peuples qui y vivent, rapportant sagas scaldiques et recettes en runes, à mettre sous l'Yggdrasil. Le fruit de leurs périple sera une offrande pour notre Mercure, qui ce mois-ci se fera boréal !

Du côté de chez nous

(bonus si vous vous appelez Swann)

Yaëlle Rieuneaud

Les vikings, Odin, Thor, Ikéa... Pas besoin d'aller aussi loin, pour parler du Nord ! Notre plat pays est considéré par la majorité comme nordique. Notamment par un certain général, futur dictateur, j'ai nommé Gaius Iulius Caesar (JC pour les intimes). Quel grand homme, celui qui conquiert la Gaule (sauf un petit village, apparemment, qui résiste et prouve qu'il existe). Et lorsque nos voisins français nous prennent la tête avec leur ego, nous les rappelons à l'ordre en disant que César lui-même trouvait les Belges les plus forts des Gaulois. Mais est-ce vraiment ce qu'il a dit ? Et surtout, est-ce une bonne chose ?

La phrase en question est issue du premier livre de la *Guerre des Gaules*, lorsque César nous décrit la Gaule et ses habitants :

*Horum omnium fortissimi sunt Belgae,
(Guerre des Gaules, I, 1)*

« Les plus courageux de tous ceux-là [les peuples gaulois] sont les Belges »... Nous pouvons déjà voir ici que ce n'est pas la force que César admire, mais le courage. L'amalgame a été fait à cause de l'adjectif utilisé, *fortissimus*. Ce qui est plus intéressant encore, c'est la justification que le général donne à ce courage :

*propterea quod a cultu atque humanitate
prouvinciae longissime absunt, minimeque ad
eos mercatores saepe comitant atque ea
quae ad effeminandos animos pertinent
important, proximique sunt Germanis, qui
trans Rhenum incolunt, quibuscum
continenter bellum gerunt.*

« parce qu'ils sont les plus éloignés du savoir-vivre et de la civilisation de la province, que les marchands vont le moins souvent chez eux et n'apportent pas les choses qui tendent à efféminer les esprits, que ce sont les plus proches des Germains, qui traversent le Rhin, avec lesquels ils sont continuellement en guerre. »

Môssieur César a beau louer notre courage, il aurait dû s'arrêter là ! Il nous donne trois raisons qui expliquent – selon lui – pourquoi le peuple belge est le plus courageux de la Gaule.

Premièrement, nous sommes trop éloignés de la province romaine et donc de « la civilisation ». Ensuite, les marchands ne viennent pas (par flemme ?) jusque chez nous et ne peuvent donc pas nous vendre « les choses qui tendent à efféminer les esprits », c'est-à-dire le vin (au moins, les Belges n'étaient pas encore alcooliques). Et surtout, parce qu'on se tape dessus continuellement avec nos voisins, les Germains (à tous les coups, c'est eux qui ont commencé).

Cette dernière justification vaut par après pour les Helvètes, que le général dit surpasser les autres Gaulois en valeur guerrière (*Qua de causa Helvetii quoque reliquos Gallos uirtute praecedunt [...]*).

Comme toute son œuvre, c'est bien pour se mettre en valeur que Juju vante notre courage. Cela lui sert ici à se la péter en racontant à quel point les Belges qu'il a vaincus étaient forts (« Ils étaient coriaces, mais je les ai battus, comme je suis trop fort »). Sans doute les faits se sont-ils vraiment déroulés, mais la subjectivité du vainqueur ne peut que prendre le dessus, surtout face à des vaincus illettrés (et non, ça ne veut pas dire « hommes de lettres »).

Il faudra donc faire attention en répondant que les Belges sont les plus forts à un Français, s'il a lu César, ça va vous revenir en pleine tête.

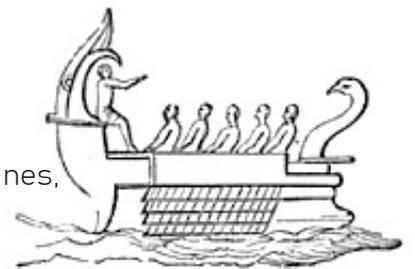
'fin moi, ce que j'en dis, c'est que le Nord, selon comment on est tourné, ça change tout.

Plein nord

Emmanuel Dupraz

Pour les Romains, le nord est proche des limites du monde ; y aller est une transgression de l'ordre naturel, que les dieux peuvent punir. Mais il leur a été donné un empire mondial, et ils ont donc pour tâche providentielle, notamment, de conquérir le nord. En foi de cette contradiction, voici selon Albinovanus Pédo, un poète augustéen, ce qu'a vécu la flotte de Germanicus au large de la Norvège.

Voilà déjà longtemps qu'ils voient dans leur dos le jour, le soleil délaissé ;
 déjà ils voient, exilés des limites connues de la terre,
 insolents d'aller parmi les ténèbres non permises,
 près des bornes des choses, des rivages derniers de l'univers,
 maintenant, celui qui porte des monstres terrifiants
 sous ses ondes : l'Océan, qui porte de partout de sauvages baleines,
 des chiens de mer pour se dresser en saisissant leurs nefes.



Un des navigateurs en conclut :

Où nous laissons-nous porter ? Le jour lui-même fuit ; la terre délaissée,
 la nature ultime l'enferme sous des ténèbres perpétuelles.
 Ou bien cherchons-nous des nations qui résident plus outre, sous un autre pôle,
 ainsi qu'une autre terre, non touchée par la guerre ?
 Les dieux nous rappellent, ils interdisent de connaître la limite des choses
 aux yeux mortels. Pourquoi nos rames violent-elles
 les plaines maritimes d'autrui, troublent-elles les eaux consacrées,
 le séjour tranquille des dieux ?

Le monde antique n'est plus et le nord, aujourd'hui, a saisi la parole : depuis le romantisme, c'est-à-dire depuis déjà plus de deux siècles, les peuples du nord ont pris l'initiative dans l'Histoire. En témoigne par exemple ce passage du philosophe français Ernest Renan (1823-1892), dans une *Prière sur l'Acropole* qu'il adresse à Athéna, la déesse classique. Ce qu'il lui dit est qu'il y a un autre monde que le sien et d'autres beautés que celle des études anciennes et du rationalisme que Renan leur rattache et dont il se réclame pourtant :

J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

En mentionnant le fleuve de Thrace, le Strymon, et le peuple guerrier qui y vit, Renan désigne le nord en général par rapport à la Grèce ; et il passe condamnation à tout système rationaliste ou chrétien, celui de l'Acropole d'Athènes comme celui de Sainte-Sophie de Constantinople, qui prétendrait enfermer l'histoire. Le nord est encore l'espace de l'étrangeté absolue, qu'on ne peut enchaîner ; mais ici c'est un homme du nord qui parle. Renan, Breton, se considérait lui-même comme un Celte.

À côté de ce nord sauvage, infiniment ouvert, mais peuplé d'une humanité nouvelle, dont peut se revendiquer le XIXe siècle contre le monde des études classiques, il reste un autre nord, à l'état de fantôme : le fantôme d'un nord inexplorable et inconnaissable qui n'est plus dans l'espace, qui est au-delà de tout présent et de toute humanité, même après que les peuples modernes ont réellement atteint les pôles au début du XXe siècle – un nord qui demeure l'étrangeté absolue. Le voici chez Arthur Rimbaud (1854-1891) dans « Barbare », un poème des *Illuminations* :

Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,
Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)
Remis des vieilles fanfares d'héroïsme – qui nous attaquent encore le cœur et la tête – loin des
anciens assassins –
Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas.)
Douceurs !
Les brasiers pleuvant aux rafales de givre, – Douceurs ! – les feux à la pluie du vent de diamants jetée
par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. – Ô monde ! –
(Loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent,)
Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.
Ô Douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et
les larmes blanches, bouillantes, – ô douceurs ! – et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des
grottes arctiques.
Le pavillon....

De ce paysage arctique, Rimbaud souligne de manière répétée, au siècle des grandes explorations, quelque quarante ans avant l'arrivée de Peary au pôle nord en 1909, qu'il n'existe pas, qu'il est outre le temps et l'espace. C'est un nord de feu et d'eau glacée, un nord extrême, qui révèle cependant peu à peu une composante d'érotisme, et qui est au total un autre « monde » harmonieux, un « monde » de « musique » inattendu.

Plus extrême encore, donc si l'on veut encore plus nordique, est peut-être le nord que représente le poète de langue allemande Paul Celan (1920-1970) en un court poème paru dans *Atemwende* (« Renverse du souffle ») :

In den Flüssen nördlich der Zukunft
werf ich das Netz aus, das du
zögernd beschwerst
mit von Steinen geschriebenen
Schatten.

Dans les fleuves au nord de l'avenir
je jette le filet, que tu
charges en hésitant
avec, écrites par des pierres,
des ombres.

Le nord ici décrit, comme celui de Rimbaud que Celan avait lu, est au nord du temps, au-delà de ce monde-ci et de ses coordonnées de temps et d'espace : encore un monde d'étrangeté absolue. Et, plus précisément, c'est, comme celui d'Albinovanus Pédo, un monde de ténèbres et d'eaux.

Qui s'y trouve, qui y parle, qui est le ou la destinataire de la parole, ce n'est pas dit. Au nord du futur on est ici au-delà de tout espoir concevable : l'interlocuteur ou l'interlocutrice ne parle même pas, et n'écrit rien d'autre que de l'inanimé, du silencieux – des ombres faites de pierres ou faites par des pierres. Chez ce poète marqué par la mort de sa famille dans les camps d'extermination nazis, semble aller à son terme inhumain et donc se refermer l'élan d'ouverture, angoissante mais aussi fascinante, qui caractérise peut-être par ailleurs la poétique du nord.

Nordalgie

Corentin Tresnie

Il a longtemps été de bon ton chez les écrivains et anthropologues de bien des terrains d'idéaliser le « sauvage » méridional (africain, polynésien, amérindien) avec un brin de nostalgie. Ces peuples, disait-on, nous montrent l'enfance de l'humanité, ils nous rappellent aux vérités simples que la civilisation nous fait oublier, ils sont un exemple d'harmonie avec la nature. Certaine sensibilité n'a d'ailleurs pas fini de s'en inspirer comme espoir ou comme rêve d'un autre mode de vie plus durable. Le trope du bon sauvage a aussi sa version septentrionale. Elle diffère des accents d'innocence du bienheureux en son hamac.

César déjà nous parle des *fortissimi Belgae* (voir page 4), mais c'est Tacite qui nous dresse, dans son *De Origine et Situ Germanorum*, le plus complet tableau du noble barbare du nord. Les Germains, nous dit-il, sont d'une race ancienne sans mélange allochtone, car ils vivent dans un pays sombre dont personne d'autre ne voudrait (§2-4). Ils n'ont pas d'or et n'en cherchent pas, tout au plus apprécient-ils l'argent quand il permet d'acheter les biens nécessaires à leurs besoins frugaux (§5). Loyauté et compétence leur sont plus chères que gloire et beauté (§6), ils respectent ainsi la force et l'intelligence des femmes autant que celles des hommes (§7-8). Tout ce qui compte se décide par assemblée populaire, où chacun porte les armes, car c'est un peuple de fiers guerriers indépendants qui rivalisent seulement par le courage (§9-14). Ils ont une aversion viscérale pour l'oisiveté, le confort et les parures de la civilisation (§15-17). Ils n'en sont pas moins des modèles de pudeur et de continence, mais aussi d'honnêteté et de longanimité (§17-27). Bref, ils sont un exemple des vertus que les Romains eux-mêmes vénèrent mais ont perdu.

Cette figure a trop de vigueur pour se limiter aux fantasmes politiques hérités du réformisme moral augustéen. Elle fit d'une part l'objet de récupérations tout aussi politiques, du Saint-Empire tardif au Troisième Reich. Mais d'autre part, on la retrouve dans un contexte à l'ambiance fort différente : le genre *pulp* des années 30.

Le barbare y est un personnage récurrent, non au sens de l'étranger sans culture, mais à celui de sauvage glorifié, paradigme tantôt de virilité, tantôt simplement d'esprit pratique. L'exemple le plus influent est sans conteste Conan le Cimmérien, né de la plume de Robert E. Howard. Contrairement à ses plus tardives apparitions cinématographiques, le Conan des nouvelles complète sa brutalité d'une intelligence redoutable, il peut s'improviser stratège et même roi. Dans *La Reine de la Côte Noire* (1934), le personnage raconte ses démêlés avec la civilisation :

« La nuit dernière, dans une taverne, un capitaine de la garde royale a fait violence à l'amie d'un jeune soldat ; celui-ci l'a bien entendu embroché. Mais il paraît qu'il y a une loi qui interdit de tuer les gardes, alors le garçon et la fille ont pris la fuite. Le bruit a couru que j'avais été vu avec eux, j'ai été traîné aujourd'hui au tribunal et un juge m'a demandé où il était allé. J'ai répondu que comme c'était un ami, je ne pouvais pas le trahir. Alors la cour s'en est vexée et le juge a longuement parlé de mon devoir envers l'état, la société et d'autres choses que je n'ai pas comprises, il m'a sommé de dire où mon ami avait fui. À ce moment je devenais moi-même furieux, car j'avais expliqué ma position. Mais j'ai apaisé mon courroux et préservé mon calme, puis le juge a tempêté que j'avais fait outrage à la cour et que je devais être jeté au cachot pour y pourrir jusqu'à ce que je trahisse mon ami. Alors, constatant qu'ils étaient tous fous, j'ai tiré mon épée et fendu le crâne du juge. »

Le barbare est ici le point de référence du bon sens et de la morale raisonnable, en net contraste avec les idéaux artificiels et délirants de la civilisation, incarnés par le juge. Le cadre médiéval-fantastique n'est bien sûr qu'un contexte de façade derrière lequel on reconnaît, jusque dans le vocabulaire, une caricature de l'univers juridique amoral des états modernes. L'écrivain n'en voile pas plus sa critique, à travers la confrontation avec le barbare, que ne le faisait Tacite par ses Germains.

Conan est-il nordique ? Il faut pour le montrer revenir au choix du nom de sa patrie, la Cimmérie. Le nom remonte au moins à l'*Odyssée* XI, 13-19, quand, après avoir quitté Circé, Ulysse s'en va errer loin au nord des mers navigables :

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἴκανε βαθυρροῦ Ὠκεανοῖο.
Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,
ἠέρι καὶ νεφέλη κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοῦς
ἠέλιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
οὔθ' ὀπότε ἂν στείχησι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,
οὔθ' ὅτ' ἂν ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται,
ἀλλ' ἐπὶ νύξ ὀλοή τέταται δειλοῖσι βροτοῖσι.

Il parvint alors aux limites du profond Océan.
Là sont le peuple et la ville des Cimmériens,
couverts de brume et de nuages. Jamais
le brillant soleil ne les éclaire de ses rais,
ni lorsqu'il monte vers le ciel étoilé,
ni lorsqu'il se précipite du ciel vers la terre,
mais une nuit funeste s'étend sur ces mortels infortunés.

Un écho de ces vers retentit dans ceux qu'Howard lui-même consacre au pays d'où vient Conan dans un poème un peu plus ancien, *Cimmeria* (1932) :

It was a gloomy land that seemed to hold
All winds and clouds and dreams that shun the sun,
With bare boughs rattling in the lonesome winds,
And the dark woodlands brooding over all,
Not even lightened by the rare dim sun
Which made squat shadows out of men; they called it
Cimmeria, land of Darkness and deep Night.

C'était un pays sinistre, il semblait retenir
Tous les vents, les nuages et les rêves qui boudent le soleil ;
Les rameaux nus s'y heurtent sous les vents solitaires,
Et les bois sombres la recouvrent d'une obscurité
Que n'allège pas même un soleil rare et ténu,
Faisant des hommes des ombres frêles qui l'appellent
Cimmérie, terre de Ténèbre et de Nuit profonde.



L'omniprésence de l'obscurité, causée par les nuages qui cachent le soleil, indiquent que la reprise du nom de ce pays est plus qu'une vague réminiscence de termes qui évoquent un lointain passé. Qu'Howard ait lu Homère ou qu'il hérite de Percy Shelley voire d'Ernest Renan (voir p. 5) l'image comme le terme, il parle bien du même lieu mythique. À vrai dire, l'idée d'un pays inhospitalier qui engendre une race d'hommes solides, prosaïques et fondamentalement vertueux rappelle davantage la *Germanie* de Tacite que l'étape homérique. L'artificialité des régimes de droit modernes et leur indifférence aux codes d'honneur sont pourtant un repoussoir fort différent de la mollesse et de la cupidité romaines dénoncées par Tacite. Elles n'en sont pas moins, chacune à leur manière, des dérives manifestes et peut-être inévitables de la civilisation urbaine.

Face à ces vicissitudes, le barbare nordique est la relique d'un passé trop pénible pour qu'on s'y laissât alors aller. Le sauvage du sud promet le salut dans l'harmonie et la gratitude envers une nature aussi généreuse que bienveillante. Celui du nord le laisse espérer dans la rudesse et le tenace bon sens qu'ont gravés en lui une nature sans pitié ni douceur. Si l'Homme civilisé, incorrigiblement aristotélicien, se veut le juste milieu entre ces deux sauvages, il ne cesse pour autant d'y chercher les remèdes à ses propres tares. L'avenir nous dira d'où vient le vent le plus vivifiant.

Minute rôliste : Yggdrasill

Corentin Tresnie (Qué babelutte !)

La figure du barbare est omniprésente dans l'héritier tant du *pulp* que de l'épopée : le jeu de rôles, depuis *Runequest* (1978) et *Donjons & Dragons* (supplément *Dragon 63* de 1985). Si ces versions gardent le caractère général du bon sauvage nordique, elles en gomment largement l'inspiration historique ; la fiction américaine y accorde peu d'intérêt. Il n'en va pas de même du studio français *Le 7ème Cercle*, renommé pour ses jeux dans les mondes anciens. Il a publié en 2009 *Yggdrasill*, un jeu de rôles sur papier prenant place dans la Scandinavie du VI^e siècle de notre ère. Fort d'une cinquantaine de pages d'introduction historique fort bien documentée (parfois très Régis Boyer, France oblige), le livre est un excellent outil de découverte de cet univers pas si sauvage, de sa géographie, de ses pratiques et représentations.



Outre son système D10 très rapide à comprendre et expliquer, ainsi que sa haute qualité de finition générale, il fournit une campagne clé en main inspirée de la saga de Hrólfr Kraki et de nombreuses aides de jeu sur le seiðr, les galdr, les runes et la langue norroise.

Bienvenue chez les Scythes

Pierre-Jacques Dehon

P

hilippe : « Il fait très froid ? » – Le grand-oncle : « Ouf... En été ça va, parce que tu as zéro, zéro-un. Mais l'hiver, ça descend, ça descend, ça descend : moins dix, mois vingt. Moins vingt, moins trente. Tu dis : je reste couché, ils te foutent du moins quarante. Tu vois ? »
– Philippe : « Moins quarante ? » – Le grand-oncle : « C'est le Nooord ! »

Ces quelques lignes, placées dans la bouche du regretté Michel Galabru par l'acteur-réalisateur Dany Boon, sont extraites d'un dialogue devenu culte de *Bienvenue chez les Ch'tis* (2008). Le Nord, le froid, la vie à la dure... Voilà ce qui attend le personnage de postier interprété par Kad Merad, muté de sa douce Provence vers... Bergues, qui est pourtant à moins de dix kilomètres de Dunkerque. Avec une latitude comparable à celle de Bruxelles, la ville est assez loin du pôle Nord...

Le Nord, c'est froid. L'idée n'est pas neuve. Il suffit de se replonger dans les *Géorgiques* pour en avoir la preuve. Dans ce petit manuel du parfait agriculteur romain, Virgile prend la peine d'amorcer un long détour par la Scythie, à laquelle il consacre pas moins de trente-cinq vers de son chant III (349-383) : la contrée incertaine qu'il nomme *Scythia* a des contours très mal définis, elle s'étend, autour du Pont-Euxin (la mer Noire), du Rhodope (en Thrace) à la mer d'Azov et, vers le nord, jusqu'aux mythiques régions hyperboréennes, sises sous le pôle. Aujourd'hui, ce territoire gigantesque engloberait la Bulgarie, la Roumanie, le sud-ouest de la Russie et même une partie de la zone polaire. Un voile de brouillard et de mystère nimbe un « pays » dont Virgile n'a de cesse de convaincre le lecteur qu'il n'est que froid, gel et neige, donc impropre à toute culture et peuplé d'individus sauvages échappant à la civilisation. Bref, « c'est le Nooord ! »... à ceci près qu'il se situe finalement très à l'est de l'Europe. La Scythie se confond volontiers avec la Thrace, qui, de par sa position géographique par rapport à la Grèce, doit sa réputation de terre nordique aux poètes grecs, Homère déjà (*Iliade*, XIV, 227), puis Euripide (*Andromaque*, 215), Aristophane (*Acharniens*, 138-139) ou Callimaque (*Hymnes*, III, 114-115). Elle se confond également avec la Roumanie, qu'Ovide exilé sur le Pont-Euxin dépeindra comme une néo-Scythie, terre des Gètes, des Sarmates, des Besses et autres individus endurcis par le froid et vivant à la dure (cf., parmi de multiples exemples, *Pontiques*, III, 1, 11-16 et *Tristes*, III, 10, 1-54). Leur langage incompréhensible en fait des « barbares » à part entière (cf. *Pontiques*, IV, 13, 19-20 et *Tristes*, V, 7, 51-60), des Ch'tis avant l'heure...

Si Virgile et Ovide dressent de tels portraits, c'est évidemment pour mieux souligner en filigrane les qualités intrinsèques de leur patrie d'origine : la belle Italie, l'Ausonie de tous les équilibres, la « terre du milieu », car l'Italie virgilienne, celle des *laudes Italiae* (*Géorgiques*, II, 136-176), s'oppose non seulement, au nord, à la Scythie, mais encore, au sud, à la Libye (*Libya* dans le texte, mais *Africa* pour le sens, par synecdoque), tout aussi indéfinie, qui occupe les vers 339-348 du même livre III. Virgile compose un tableau qui lui permet de s'inscrire dans la ligne de l'idéologie d'Octave-Auguste et d'appuyer son programme visant à imposer l'Italie comme symbole de civilisation. Ovide, lui, espère, par ses représentations de sa terre d'exil sous la neige, la glace et l'hiver perpétuel (ou presque), éveiller la pitié du même Empereur, qui l'a relégué sur les bords de la mer Noire. Notons au passage que Tomes, actuelle Constanța, est de nos jours considérée comme une station balnéaire et très prisée des touristes ! Comme quoi il vaut mieux éviter de se fier aux apparences et ne pas prendre pour argent comptant tout ce qu'écrivent les poètes soucieux de faire ressortir la barbarie de ce qui ne ressemble pas assez à leur terre natale.

Virgile, Ovide (cf. aussi *Héroïdes*, XII, 27; M., II, 224 et VIII, 788-790) et tant d'autres versificateurs latins, tels Horace (*Odes*, IV, 5, 25), Properce (IV, 3, 47-48), Sénèque (*Hercule furieux*, 533-541 ou *Hercule sur l'Œta*, 40, 337 et 1251) ou Lucain (I, 18; V, 436-441 et 603, VI, 325 et 478-479), qui ont répercuté à l'envi une telle tradition, écrivaient eux-mêmes sous l'influence des Grecs : la Scythie du Mantouan doit beaucoup, par exemple, aux textes d'Hippocrate (*Sur les airs, les eaux et les lieux*, 19) et d'Hérodote (IV, 28-31), voire même d'Aristote (*Génération des animaux*, II, 8, 748a). Tous ces témoignages, s'ils ont un fond de vérité, relèvent davantage du mythe ou de la légende que de la réalité, ils ont une allure proverbiale qui fait passer le général avant le particulier. Autrement dit, ces récits se fondent sur des *topoi*, des lieux communs. Les gens du Nord, Scythes ou Ch'tis, vivent dans le froid et ils n'ont pas toujours « dans le cœur le soleil / qu'ils n'ont pas dehors », comme le chante un aède contemporain (Gaston Ghrenassia, mieux connu sous son nom d'artiste).

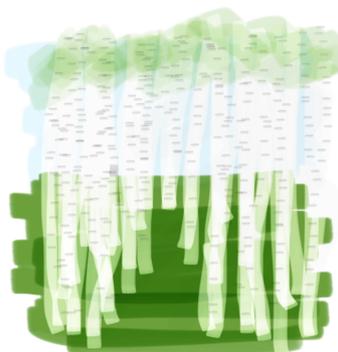
Moralité : non, Dany Boon ne cite pas Virgile ou Ovide, mais les stéréotypes ont la vie dure. Sachons nous en souvenir pour éviter de leur apporter trop de crédit. Car à force de s'en imprégner, on finit tout simplement par céder à l'exclusion et au rejet de l'autre. Bien sûr, dans le cas des Ch'tis, le choix de la comédie, de la dérision et de la caricature autorise une prise de distance par rapport aux clichés ou aux préjugés eux-mêmes. Méfions-nous cependant et ne perdons pas de vue, pour détourner une autre formule célèbre, qu'à moins de vivre parmi les ours blancs et les pingouins, « on est toujours au nord de quelqu'un »...

Septentriones

L.

C'est l'été 21, vers la fin du mois d'août. L'amie chérie S. nous invite à Stockholm où elle vit depuis un an. On s'y rend volontiers pour visiter un peu, enthousiaste surtout depuis le temps que M. et A., grands-parents adoptifs, nous vantent passionnément le musée du Vasa, le bateau superbement mal conçu. En Suède on est frappé par la multitude de blondes très blondes : il paraît toutefois qu'elles sont fausses pour beaucoup. C'est joli, la ville est assez plaisante. On n'était jamais venu aussi loin au nord. N'importe, s'arrêter là serait minable. Avec S. et l'amie L. arrivée quelques jours plus tôt de Bruxelles également, nous nous préparons donc et nous embarquons tous les trois pour dix-sept heures de train vers la Laponie. On est exalté. Confortablement installés, nous buvons de l'eau de source dans des briques en carton ; c'est vaguement dépaysant. La vue l'est davantage : les lacs et les forêts sans fin défilent dans une pâle obscurité. Plus tard, on songe tendrement aux deux copines désormais sur leurs couchettes à elles, dans un autre compartiment car on n'a malheureusement pas pu prendre nos tickets en même temps. Avant le départ, elles s'exclamaient qu'on était fou de n'emporter aucune lampe de poche : en fait on n'en aurait vraiment nulle utilité, c'est au-delà du cercle arctique que nous allons, où la course du soleil apparaîtra si longue et ronde.

Au matin nous descendons du train. Heureusement, un couple avec qui on avait sympathisé dans la cabine partagée nous signale qu'il n'est pas encore temps. Nous remontons fébriles et en se félicitant de notre chance. Nous sortons enfin quelques kilomètres plus loin, à Abisko. Sur le quai, nous marquons un arrêt bref pour une photo de notre groupe encore frais, nickel. Quelques dizaines de mètres plus loin nous nous engageons abruptement sur un sentier de boue et de rochers. Nous nous enfonçons entre des myriades de bouleaux nains absurdement omniprésents. Nos sacs sont d'une lourdeur préoccupante, nous nous l'avouons mutuellement.



On se demande si on va tenir sur ses jambes jusqu'à midi seulement, mais on souhaite garder plus ou moins la face devant les deux braves copines qui ont fait des années de scoutisme, elles, alors que trois lustres plus tôt on avait déjà abandonné après quelques exécrées réunions de baladins. Bien sûr nous allégerons régulièrement nos charges, lors des repas. Nous calculons à peu près tout, nous sommes gravement raisonnables avec les barres chocolatées et les fruits secs : il en faudra de réserve, pour le moral.

Nous randonnons ainsi une courte semaine sur des sentiers discrets, dans de vastes vallées tapissées de myrtilles succulentes avec lesquelles on se bleuit constamment la bouche et les mains. Nous portons extrêmement peu d'eau. Il n'y a qu'à observer sur le haut des sombres montagnes les taches blanches de la neige restante de fin de saison et, une fois arrivés en contrebas de celles-ci, nous baisser pour boire l'eau pure des nombreux ruisseaux nés de la fonte. Nous campons sous des foules d'étoiles, près de lacs glacés, bleu vif, au bord desquels nous nous lavons avec héroïsme et le même savon d'Alep avec lequel on se brosse les dents et on frotte l'un ou l'autre vêtement à l'occasion.

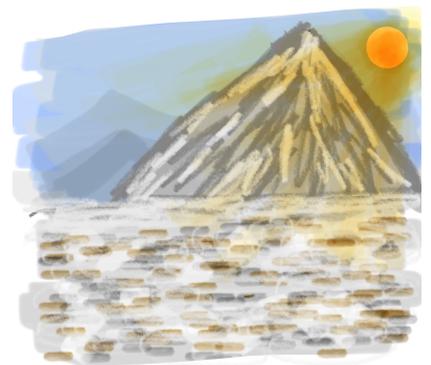
On apprend à avoir froid : accompagné de deux gentilles copines cela pourrait sembler un mal évitable, mais la nuit elles sont déjà à l'étroit ensemble sous leur tente. Allongé seul on se frictionne donc les membres avec un baume du tigre piquant qui réchauffe, avant de s'enfermer tout habillé et comme un boudin dans son malheureux sac de couchage kaki trop léger, en tirant un peu sur un cordon autour du cou et beaucoup sur un autre au-dessus de la tête, pour s'isoler : au début cette façon est très effrayante car outre la visibilité on y perd presque toute liberté de mouvement, mais on s'y fait par contrainte. À travers les toiles des tentes et les quelques pas qui nous séparent, elles nous lancent encore un « bonne nuit » qui met du baume aussi. Même pour dormir on garde son téléphone éteint et contre soi, de peur que loin de ce semblant de chaleur la batterie ne se décharge courtement. Aux matins on s'extrait de sa tente en frissonnant et puis on loue la gazinière portable et la vie.



En somme, notre bonheur est grand et invincible. De temps en temps nous admirons des bêtes sauvages et nous rencontrons d'autres marcheurs sympathiques.

Un soir, pour nous épargner, nous dormons dans un abri de montagne, avec une certaine réticence a priori devant le luxe de cet îlot de chalets avitaillés parfois par hélicoptère. Mais grand contentement, tout compte fait, de l'expérience très spéciale de l'intérieur douillet, poêle à bois, gens en chaussettes et lits superposés : tout qui tranche si rudement avec l'environnement extérieur. Vers la fin de la semaine, les copines peinent quelque peu alors on s'ajoute leur tente sur le dos. On est content du défi relevé. Et comme il en faut toujours davantage, avant la dernière étape on décide de tenter seul l'ascension de Kebnekaise, la montagne la plus haute du pays, alors qu'on n'a encore aucune expérience similaire. Les patientes S. et L. se proposent d'attendre à la station, sur le pied du relief. C'est dans ce repaire d'alpinistes que de manière prématurée on retrouve notamment le wi-fi, avec dégoût. Au bar civilisé on est à bien vi-ser mais la haine est viscérale. On est déjà nostalgique du vent dans les vallées désertes. Au matin donc on part d'un bon train et en surveillant sa montre, avec sur le dos un sac délicieusement allégé puisqu'on a pu laisser le gros en bas. On prend plaisir à voir le paysage changer et la perspective plonger toujours plus fort vers la vallée. Mais plus haut, il neige, il vente, et on ne voit pas loin devant soi, ni derrière. Le sol est glissant. Le ravin est vertigineux. Au milieu du brouillard et sur ce flanc escarpé on ressent quelques légers déséquilibres. On comprend que c'est parce que depuis un moment on manque parfaitement de repères sur l'horizon. On a peur et à raison. On finit par rebrousser chemin.

Au soir on est triste et plein de doutes mais J., un Espagnol rencontré l'antépénultième jour et retrouvé à la station, nous dit qu'on *doit le faire*. Lui-même raconte qu'il ne va jamais deux fois au même endroit du monde, de sorte que lorsqu'il s'y trouve il lui faut tout tenter absolument et ainsi vivre à fond : on l'écoute tel un gourou. Le lendemain, le ciel est devenu clément. Les aimables amies s'en vont pour la dernière étape, dans la vallée ; mais on se lève presque hier tellement on se lève très tôt et on leur dit au revoir, parce qu'on va retenter l'ascension accompagné d'I., cette fois, une Israélienne rencontrée en chemin. D'ailleurs celle-ci est mignonne aussi ; il n'y a certes pas de mal. À deux nous suons une douzaine d'heures éreintantes dans les cailloux et la neige. On apprend avec plaisir quelques mots hébreux.



Des files de bonshommes rodés progressent platement sur les pentes : on n'a ni crampons ni bâtons alors on préfère s'écarter légèrement pour galoper en s'enfonçant bien profond dans la neige intacte. Quand on n'a pas l'art, on tâche au moins d'être créatif. Arrivés au sommet, nous dominons les nuages et les monts à perte de vue. On se délecte d'un sentiment divin. Dans la descente du retour on croirait avoir des genoux de nonagénaire.

Le lendemain on salue l. bien gentiment et on s'en va dans la vallée, sur les traces des copines, avec le plaisir différent de la solitude et une sale mélancolie insidieuse qui s'insinue à mesure qu'on approche du bout. On lance de fréquents coups d'œil vers la fameuse montagne désormais familière qui rapetisse, derrière soi. À Nikkaluokta, le village des Samis, c'est encore la brousse et on pourrait camper, mais ça pue trop le terminus alors on monte dans un bus pour Kiruna la ville des mineurs et des lanceurs de fusées.

Ce bled du fin fond est en déménagement forcé à cause du filon de fer qui passe en dessous, c'est curieux. Il y fait moins calme évidemment que dans la pleine nature des jours précédents, mais de peu. On comprend que S. et L. connaissent quelque déception de n'avoir pas grimpé Kebnekaise. Pour la paix, on leur camoufle tant bien que mal l'ampleur de sa propre joie : d'ailleurs il ne nous sied que médiocrement de leur conter ce glorieux épisode alors qu'avec elles, au commencement, nous avons conçu le trestout voyage en groupe d'amis soudés, comme cela s'est bonnement passé dans les premiers jours en effet. Nous vagabondons. Nous sommes ébahis devant toutes les énormes voitures américaines du siècle passé, qui croisent posément sur fond de montagnes lointaines et ciel rougeoyant dans un couchant de plusieurs heures. Le restaurant nous cause un choc supplémentaire. On est si profondément épuisé qu'on ne demande pas de deuxième bière. Repus, nous nous éloignons tous les trois pour mieux voir la première aurore boréale de la saison : on se sent béni.

On ne saurait recommander assez sévèrement au lecteur, si d'aventure il s'élançait vers ces contrées ou d'autres, d'éviter de se vautrer d'abord, sait-on jamais, dans les marées malheureuses de photographies publiées en ligne, par exemple, et qui corrompraient l'expérience assurément.



Merci à Arzu Hasanova pour les images

Archéologie : De tumultueuses découvertes

Dylan Roelands

Deux tombes en une

En octobre 2019, des archéologues de l'université norvégienne de Sciences et de Technologie (NTNU) ont mené des fouilles dans le cimetière d'une des fermes de l'Âge Viking à Vinjeøra, un village de la municipalité de Heim, dans le comté de Trøndelag en Norvège, afin d'effectuer des travaux d'amélioration du réseau routier autour de l'autoroute. Ceux-ci ont découvert une mystérieuse tombe de l'Âge Viking : il s'agit d'un seul et même tertre funéraire, mais il y a deux bateaux et, par conséquent, deux personnes s'y trouvent, un homme et une femme ayant été enterrés à cent ans d'écart.

La première tombe est celle d'une femme jouissant d'un certain statut, décédée au IXe siècle PCN dans une ferme. Actuellement, elle est connue sous le nom de « Skejet » à Vinjeøra. Les vêtements qu'elle portait étaient fermés avec des broches tortues en bronze plaqué or et une broche en forme de croix, travaillée à partir d'une boucle de harnais fabriquée en Irlande. Selon les coutumes des funérailles vikings, le corps a été placé dans un bateau d'environ sept à huit mètres de long et la défunte a reçu des offrandes pour l'accompagner vers l'au-delà ; il y a un collier de perles, des ciseaux, un rouet et une tête de vache. Cette broche en forme de croix en dit long sur la femme et la communauté à laquelle elle appartenait ; Aina Heen Pettersen, chercheuse du département d'Études historiques de la NTNU explique : « Nous voyons à la fois par l'ornementation et sa conception elle-même qu'elle provient d'Irlande et qu'elle était autrefois une partie du harnais », elle dit aussi qu'« il était courant pour les Vikings de détacher de tels accessoires décoratifs des harnais et de les réutiliser comme bijoux fantaisie. »

Selon elle, ces broches constituaient sans doute une manière originale de décorer sa tenue. Les archéologues les retrouvent généralement dans des sépultures, ce qui indique que ces objets étaient répartis entre ceux qui participaient aux expéditions ou les organisaient. Puisque ces longs voyages formaient un élément central de la société nordique, cela permettait d'acquérir des biens matériels et d'élever son statut social et celui de sa famille. Ce qui a interpellé les archéologues est le fait qu'il n'y avait pas de nouvelle fosse creusée pour ce bateau mais, au lieu de cela, le bateau de la femme a été posé sur la sépulture d'un homme du VIIIe siècle PCN déjà présent dans le tumulus. Le bateau de l'homme est plus grand de quelques mètres et il avait reçu des offrandes comme des lances, des boucliers et des épées. Ces armes ont aidé les archéologues à dater avec certitude la sépulture de l'homme. « Le style des épées a changé au fil des siècles et cela nous permet de dater sans ambiguïté cette tombe du VIIIe siècle – de la période dite mérovingienne. Bien sûr, cela suppose que nous n'ayons pas affaire à un hipster viking » a plaisanté Raymond Sauvage, archéologue. Ce qui veut dire qu'on a ouvert le tumulus où l'homme se trouvait déjà, qu'on a déposé le bateau de la femme dans la sépulture de l'homme, et qu'on a recouvert à nouveau le tumulus. « J'avais entendu parler de tumuli avec plusieurs fosses à bateau, mais jamais d'un bateau enterré dans un autre bateau. Depuis, j'ai appris que dans les années 1950, plusieurs tombes à double bateau avaient été découvertes à Kaupang et à Tjølling, dans le Vestfold, mais on peut encore dire qu'il s'agit d'un phénomène peu courant. » déclare Raymond Sauvage.

Une question qui n'a pas encore été résolue est la suivante : pourquoi ces deux personnes ont-elles été inhumées ensemble alors qu'elles sont mortes à un siècle d'écart ? Un moyen sûr de savoir s'ils ont un lien de parenté est de faire une analyse ADN mais, malheureusement, les conditions de conservation des vestiges n'étaient pas favorables, en raison de la nature du sol. La théorie que propose l'archéologue Raymond Sauvage est que ces deux personnes étaient bien liées. Les Vikings ayant habité à Vinjeøra savaient qui était enterré dans quel tertre funéraire et cette connaissance du lieu se transmettait probablement de génération en génération : « Dans la société de l'Âge Viking, la famille était très importante, à la fois pour asseoir un statut social et un pouvoir, ainsi que pour consolider les droits de propriété. Dans la toute première législation sur les terres agricoles qui s'est appliquée au Moyen Âge, l'une des lois exigeait que l'ayant-droit soit le propriétaire des terres depuis cinq générations. S'il y avait le moindre doute sur la propriété, il était possible de retrouver la généalogie à partir du "haug og hedni", c'est-à-dire via les tertres funéraires » explique-t-il. « Avec cela pour toile de fond, on peut imaginer que les deux ont été enterrés ensemble pour indiquer, dans une société de transmission orale, la parenté des propriétaires de la ferme » a-t-il suggéré.

Une amulette en or

Le 19 septembre 2019, Sverre Næsheim a découvert, grâce à son détecteur de métaux, une amulette en or sur les terres de la ferme Hovland, dans la région agricole de Tjølling (comté de Vestfold) en Norvège. C'est la première



fois qu'un tel artefact a été mis au jour dans le Vestfold. En Norvège seuls huit sites ont offert de semblables découvertes, et 77 amulettes au total ont été dénombrées jusqu'à présent. Hovland devient le neuvième site.

Ces amulettes, appelées *guldgubber* en norvégien et danois, sont constituées de minces plaquettes d'or dont le motif embossé est toujours en relation avec la mythologie nordique. Il semblerait qu'elles aient une importance particulière visant à légitimer le pouvoir des souverains et des rois. Cette amulette dorée mesurant 1,2 x 1,6 cm est loin d'être la plus petite en comparaison avec les autres. Sur celle-ci est représenté, à gauche, un homme avec des cheveux mi-longs et quelque chose qui semble pendre à sa hanche. Il tend la main vers la femme, située à droite, qui a les cheveux noués et un collier autour de son cou. Ce dernier peut symboliser le collier des *Brisingar* de la déesse Freyja. Le collier des *Brisingar* est évoqué dans plusieurs légendes germaniques, sous des formes quelque peu christianisées. Il y est dit que Freyja le reçut en don du roi Alberich. Il était constitué principalement d'ambre. Quand, au printemps, elle le portait, ni homme ni dieu ne pouvait résister à ses charmes. Il va sans dire que les autres déesses s'en inquiétaient beaucoup. Ce collier avait aussi la propriété de soutenir n'importe quelle armée que la déesse décidait de favoriser sur un champ de bataille.

Le casque Gjermundbu

En général, tout le monde pense que les Vikings portaient des casques à cornes, mais cette idée reçue est fautive car, en réalité, les vikings ne portaient pas de casque à cornes. Nous avons très peu d'informations sur les casques vikings, si ce n'est qu'ils en avaient. La représentation des casques à cornes était un accessoire d'opéra du XIXe siècle et c'est à partir de cela qu'on a tous imaginé des casques à cornes. Seules les gravures sur bois et les « pierres à images » arrivées plus tard, parfois utilisées comme pierres tombales, offrent des indices contemporains sur la façon dont les Vikings se percevaient eux-mêmes. Nombre d'entre elles présentent des personnages de profil et suggèrent qu'ils portaient des calottes ou de simples casques en forme de balle fabriqués à partir de morceaux de fer rivetés, dans un style communément appelé *spangenhelm*.



Étant donné que les Vikings considéraient l'armement extravagant comme un signe de richesse et de prouesse, il est probable que les casques étaient aussi considérés comme des symboles de statut. Un indice apparut en 1943 avec la découverte d'un casque *spangenhelm* brisé à Ringerike, en Norvège, et fut le seul et unique indice à disposition. Trouvé en neuf fragments au sein d'une cache d'armes contenant aussi d'autres objets funéraires, et baptisé Gjermundbu, du nom de la ferme où il fut trouvé, il fut minutieusement restauré. Avec son aspect cérémoniel et ses lunettes destinées à protéger les yeux du guerrier, il évoque les casques scandinaves (et anglo-saxons) de l'ère pré-viking, dont certains étaient dotés de « barbes » en cotte de mailles.

Un deuxième casque étonnamment similaire, bien que moins garni, fut trouvé dans les années 1950 par des ouvriers qui creusaient des tranchées d'égout près de Middlesbrough, dans le nord-est de l'Angleterre. Celui-ci fut examiné dans le cadre d'une étude menée en 2020 par l'université de Durham, permettant de confirmer qu'il s'agissait bien d'un casque viking datant du Xe siècle. À l'exception de quelques fragments disparates, cette relique et celle de Gjermundbu sont les deux seuls casques vikings découverts à ce jour.

Pain viking

Leelou Plasschaert

Voici la fameuse recette du pain viking de l'Agôn, elle est vraiment très facile à réaliser et requiert peu d'ingrédients.

Il vous faut :

- 600 g de farine
- 1 œuf
- 40 cl de babeurre (nous avons utilisé 20 cl de lait demi-écrémé et 20 cl de babeurre)
- Du sel
- Du beurre pour la cuisson

Les étapes de préparation :

1. Dans un grand bol, versez les 600 g de farine, ajoutez l'œuf, le lait et le sel.
2. À la main, mélangez les ingrédients et pétrissez la pâte jusqu'à obtenir une pâte malléable et un peu élastique.
3. Sur une planche ou un plan de travail fariné, faites quelques boules avec cette pâte. Aplatissez un peu ces boules afin de les placer dans une poêle.
4. Cuisez chaque pain individuellement ou par deux dans la poêle. Ils sonnent creux et noircissent un peu lorsqu'ils sont cuits.
5. Bon appétit !

Critique : The Northman

Maxime Ongenae

The *Northman* est, je le pense, l'un des meilleurs voire le meilleur film historique de ces dernières années voire décennies ! Je suis conscient de la force de mes propos surtout quand on pense aux grands noms tels que *300*, *Troy* ou encore *Gladiator*, mais je pense que *The Northman* pourrait largement en faire partie. Pour le montrer, examinons les différents points clés du film :

L'historicité du film

J'ai rarement vu un tel niveau de détail historique et ce, parfois, pour des passages de quelques secondes seulement. Un exemple me vient particulièrement à l'esprit, il s'agit d'une scène ne durant qu'un peu moins de dix secondes, où l'on peut voir une guerrière « viking » s'avancer à cheval en plein milieu d'un village slave ayant été pris d'assaut. Cette scène peut faire écho à une hypothétique guerrière « viking » dont la tombe a été retrouvée à Birka en Suède. Je dis hypothétique car beaucoup d'archéologues et spécialistes de la période semblent débattre encore de la question. Il n'en reste pas moins un ajout intéressant dans le film d'autant qu'on a quelques exemples de guerrières dans les légendes ou la mythologie même, comme les Valkyries.



L'approche de la mythologie

Que vient faire la mythologie dans un film se voulant historique ? Cela ne vient-il pas comme un cheveu sur la soupe ? De mon point de vue, non. Elle est toujours amenée par le prisme de la religion et du chamanisme, permettant dès lors de mêler le monde divin au monde humain au travers des visions du personnage. Que répondre à celles et ceux qui trouveraient ces visions trop récurrentes ? Je pense qu'on pourrait les expliquer, hors des scènes chamaniques, par le besoin de croyance du personnage dans la situation qu'il vit le protagoniste, en plus du fait qu'il semble souffrir de stress post-traumatique (il s'agit quand même d'un guerrier Úlfheðinn, semblable à un Berserk qui combat dans un état de rage intense).

L'équilibre entre contemplation et action

Je pense qu'il s'agit d'un film qui comblera aussi bien les amoureux des belles images que les amoureux d'action à l'état pur. L'alternance entre des scènes d'actions et des scènes plus calmes est l'un des grands points positifs du film à mon sens. Chaque scène possède un rythme logique, que l'on sent avoir été longuement réfléchi.

Shakespeare au cinéma

La trame scénaristique de *The Northman* tire clairement son inspiration de *Hamlet* de Shakespeare. En effet, l'on peut retrouver plusieurs éléments qui y correspondent : un petit prince danois du nom d'Amleth, le meurtre de son père par son oncle, la vengeance entreprise par Amleth, une allusion à la folie, une histoire d'amour très importante... Outre les similarités de contenu, le jeu des différents acteurs est tout à fait remarquable. J'ai été bluffé par la vraisemblance des sentiments tant dans les moments de rage que de tristesse, en passant par les moments de complicité entre Amleth et Olga.

Les images

Si vous aussi, vous êtes amoureux de belles images, je pense qu'il vous plaira. Vous serez immergé dans l'ambiance nordique dès les premières minutes du film. En plus de la qualité d'image, vous y découvrirez également la grande variété des décors : village enneigé, forêts, pleine mer, plaines à perte de vue, cascades, volcan, intérieur habitable, grottes... La seule chose qui pourrait ne pas plaire à tout le monde, c'est le « manque » de lumière. En effet, le film, par moments, vous semblera très sombre, notamment dans la deuxième partie de film. Cette obscurité est voulue car elle apporte un côté soit plus dramatique pour les scènes d'action ou de vengeance, soit pour apporter un côté plus mystique lors des moments chamaniques. Mais je préfère le mentionner car je sais que ce n'est pas au goût de tout le monde. Je mettrais aussi un « attention » car certaines images peuvent heurter, notamment lors des scènes de sacrifices qui sont parfois très explicites.

Voilà les quelques points que je voulais aborder avec vous au sujet de cet incroyable film qu'est *The Northman*. J'écris cette article plusieurs jours voire semaines après le visionnage de ce film afin de vous en apporter le plus objectif des points de vue. J'ai également veillé à faire du mieux que je pouvais pour ne pas vous spoiler les moments les plus importants du film, outre ceux présentés dans la bande-annonce ou quelques faits ponctuels comme la guerrière à cheval, ou des points qu'il fallait aborder comme les scènes sacrificielles. En tout cas, j'espère vous avoir convaincus d'aller jeter un coup d'œil au film, en espérant qu'il vous plaira tout autant qu'à moi. Bon visionnage à celles et ceux qui tenteraient l'aventure *The Northman* !

La mythologie nordique

Dylan Roelands

Avant de parler de la mythologie nordique proprement dite, il faut regarder les sources dont nous disposons. Nous en avons très peu concernant cette mythologie, étant donné qu'elle fut transmise oralement jusqu'au XIII^e siècle PCN, où l'on commença à compiler des textes par écrit. Nous avons à ce jour quatre types de sources : en premier, l'*Edda* poétique, un recueil de poèmes mythologiques et héroïques en vieux norrois qui ont été trouvés dans un manuscrit de la fin du XIII^e siècle, le *Codex Regius*. En deuxième, nous avons l'*Edda* en prose, un manuel de mythologie et de poésie rédigé par Snorri Sturluson vers 1220. Il a paraphrasé des poèmes de l'*Edda* poétique, qu'il cite dans son ouvrage, et d'autres mythes qui ne sont pas parvenus par écrit auparavant et que seul lui expose. Sans lui, la compréhension de cette mythologie nous serait obscure, mais il faut quand même rester prudent car, étant un historien et poète chrétien, il y a sans doute été influencé par sa religion et a pu modifier certains passages. La troisième source est la poésie scaldique qui était composée pour un roi et qui se caractérise par sa complexité. Certains poèmes ont une valeur mythologique et sont préservés par Snorri seulement. Enfin, la quatrième source est l'ensemble des sagas, qui sont un genre littéraire développé en Islande aux XII^e et XIII^e siècles, consistant à raconter en prose un récit historique, une fiction ou une légende.

La création du monde

Au commencement, il n'y avait rien si ce n'est le monde de la brume et le monde du feu. Au nord se trouvait le Niflheim, le monde des ténèbres. Il possédait une source au centre, du nom de Hvergelmir, qui éparpillait son eau en onze fleuves. Le Niflheim était un monde froid, encore plus froid que le froid lui-même, recouvert d'un brouillard épais. Au sud, il y avait le Muspellheim, le monde du feu. Celui-ci brillait énormément et brûlait de toute flamme. Entre le Niflheim et le Muspellheim se trouvait un néant, lieu vide où les fleuves du monde glacial se déversaient, il se nommait le Ginnungagap. Dans le Ginnungagap les fleuves froids rencontrèrent le feu qui faisait fondre la glace, et dans cette fusion apparut la vie : une forme humaine plus grande que tout, ce n'était ni un homme ni une femme, c'était les deux à la fois. Cette créature était Ymir, le premier Jötunn (géant). Ymir ne fut pas le seul à être engendré par la fusion des eaux glacées et le feu : une gigantesque vache sans cornes est née, elle s'appelait Audhumla. Son lait servit à nourrir Ymir, qui buvait à ses quatre pis. La vache, pour se nourrir et produire du lait, lécha les blocs de glace salée et, à force de lécher, un être se révéla : le premier jour une chevelure apparut, le jour suivant la tête sortit et le troisième jour l'homme entier fut décongelé. Il fut nommé Buri.

Pendant qu'Ymir dormait, il enfanta : de son aisselle gauche naquirent un géant mâle et une femelle, de ses jambes un géant à six têtes apparut. Ce fut la naissance et la descendance des géants. Buri épousa une géante et ils eurent un fils, Bor, qui lui épousa Bestla, la fille d'un géant, et ils eurent trois fils : Odin, Vili et Vé.

Ces trois garçons grandirent dans le Ginnungagap comme tous les autres et voyaient ces deux mondes, qui leur seraient fatals s'ils y allaient. Donc, ils se concertèrent pour décider ce qui était nécessaire pour l'avenir et la création d'un monde meilleur. Odin, Vili et Vé tuèrent Ymir car c'était le seul moyen de créer un monde. Le sang jaillit du cadavre d'Ymir et balaya tous les géants qui s'y trouvaient, sauf Bergelmir et son épouse. Les trois frères formèrent la terre avec la chair d'Ymir, les montagnes avec ses os, les rochers avec ses dents, le sable avec les fragments des os et des dents broyés, les mers et océans avec son sang et sa sueur, le ciel avec son crâne, les nuages avec sa cervelle et les arbres avec ses cheveux. Ce monde ainsi créé ressemblait à un disque encerclé par la mer. Pour éviter que les géants ne viennent vivre sur la terre, Odin a pris les cils d'Ymir pour en faire un rempart tout autour et nomma ce monde Midgard.

Midgard était une belle terre avec une nature extraordinaire mais il n'y avait personne qui foulait les prairies et pêchait dans les eaux. Les trois hommes savaient qu'un monde n'en est pas un s'il n'est pas habité. En bord de mer, ils trouvèrent deux troncs d'arbre : le premier était en bois de frêne, un arbre résistant dont les racines sont profondes : un bois facilement sculptable et qui ne se fend pas. Le deuxième était un tronc d'orme, un arbre gracieux mais assez dur pour en faire des planches et des poutres. Les dieux ramassèrent les deux troncs et les posèrent droit. Odin leur insuffla la vie, Vili leur donna l'intelligence et la volonté et Vé sculpta les troncs pour en faire une forme humaine en taillant des oreilles, des yeux, des lèvres et des organes génitaux. Les dieux donnèrent des noms aux humains : l'homme s'appela Ask (c'est-à-dire Frêne) et la femme se nomma Embla (c'est-à-dire Orme). Ask et Embla restèrent à Midgard pour être à l'abri des géants et élever leur descendance.

L'arbre aux neuf mondes

Dans la mythologie nordique on parle d'un arbre mythique qui supportait les neuf mondes qui constituent l'univers, il s'agit de l'arbre cosmique du nom d'Yggdrasil. Il est supporté par trois énormes racines qui maintiennent la forme du cosmos qui compose le monde : la première se trouve à Asgard, la deuxième dans la Jötunheim et la troisième dans le Niflheim.

Le premier monde est Asgard : c'est le royaume des dieux Ases dirigé par Odin. Dans ce monde se trouve aussi le Valhalla, un lieu où les guerriers morts au combat viennent devant Odin.

Le deuxième monde est le monde des elfes de lumière qui sont des êtres féériques à la beauté et la grâce incomparables. Ils radiaient comme le soleil et avaient de puissants pouvoirs magiques. Leur souverain est Freyr, le dieu de la fertilité.



Le troisième monde est Muspellheim : un monde infernal couvert de lave et de flammes. Il s'agit du domaine de Surtr, un géant imposant qui a une épée flamboyante, avec laquelle il peut engloutir n'importe quel monde. Il dirigea les géants à travers le chemin arc-en-ciel (bifrost) lors du Ragnarök.

Le quatrième monde est Niflheim : un monde sombre, froid avec des montagnes de glace et des rivières gelées. La source qui nourrit la racine d'Yggdrasil est appelée Hvergelmir et est gardée par le dragon Nídhögg.

Le cinquième monde est Helheim : il s'agit du domaine de Hel, déesse des morts. C'est un monde froid et obscur qui accueille les âmes des personnes mortes de vieillesse ou de maladie. Pour les guerriers, une moitié allait au Valhalla et l'autre moitié dans le Fólkvangr qui est une plaine gardée par la déesse Freya.

Le sixième monde est Svartalfheim : c'est le monde des elfes noirs. Ce monde sombre et souterrain abrite des elfes noirs qui travaillent la forge pour créer les armes. Ce sont eux qui ont créé Gungnir, la lance d'Odin et Mjöllnir, le marteau de Thor par exemple.

Le septième monde est Jötunheim : il s'agit du monde des géants. Le territoire laissé par Odin pour les géants après la mort d'Ymir. Ce monde possède une forêt dense, de grands rochers, la forteresse d'Utgard qui est une citadelle imposante faite de glace et de neige, c'est là que réside le roi des géants Utgard-Loki. Il y a aussi la source de sagesse de la racine d'Yggdrasil, nommée Mimir.

Le huitième monde est Midgard : c'est le monde des humains, fortement semblable à notre monde. C'est là que seuls les humains vivent. Ils naissent, grandissent, travaillent, ont des relations amoureuses, etc. Ils font toutes ces choses jusqu'à la mort. La différence avec les autres mondes est que Midgard est entouré par un énorme océan cosmique dans lequel habite Jörmungandr, un serpent géant, fils de Loki.

Le neuvième et dernier monde est Vanaheim : il s'agit du monde des dieux Vanes. C'est un groupe de dieux puissants associé à la nature et la fertilité. La déesse Freya en fait partie.



Brrr, il serait temps de faire remonter le Mercure...



Jeu : Runique en son genre

Maxime Ongenae

C

e petit jeu qui vous est proposé ici a pour but de vous faire découvrir l'écriture runique et plus particulièrement ce que l'on appelle le futhark récent, l'écriture utilisée en Scandinavie pendant l'ère viking. Pour ce faire, il vous faudra déchiffrer et entourer la bonne proposition. Bonne chance !

Younger Futhark	ᚖ	ᚗ	ᚘ	ᚙ	᚛	᚜	᚝	᚞	᚟	ᚠ	ᚡ	ᚢ	ᚣ	ᚤ	ᚥ	ᚦ	ᚧ	ᚨ	ᚩ	ᚪ	ᚫ	ᚬ	ᚭ	ᚮ	ᚯ	ᚰ	ᚱ	ᚲ	ᚳ	ᚴ	ᚵ	ᚶ	ᚷ	ᚸ	ᚹ
	f/v	u/v/w, y, o, ø	þ, ð	a, o, æ	r	k, g, ŋ	—	—	*t	þ/t	l	þ/l	—	—	—	—	—	—	—	ᚦ	ᚨ	ᚢ	ᚣ	ᚤ	ᚥ	ᚧ	ᚩ	ᚫ	ᚭ	ᚯ	ᚱ	ᚳ	ᚵ	ᚷ	ᚹ
									h	n	i, e	a, æ, e	—	—	—	—	—	—	—	R	S	T, D	B, P	—	—	M	L	—	—	—	—	—	—		

* t R t l t

A) Harald

B) Arnulf

C) Åsmund

D) Bob

l P R l P l t t t l

A) í Kritlandi (en Crète)

B) í Krimlandi (en Crimée)

C) í Griklandi (en Grèce)

D) í Egyptalandi (en Égypte)

t l t t P t þ R t t P R

A) Einn góðr tak (un bon toit)

B) Einn garðs tak (Un toit de maison)

C) Einn guðs dagr (une journée d'un dieu)

D) Einn góðr dagr (un bon jour)

t t P l t t t R t l t t P n t n t P R l P l

A) England er eitt konungríki (l'Angleterre est un royaume)

B) England ær eitt konungríki (l'Angleterre se repose et se nourrit d'un royaume)

C) England á eitt konungríki (l'Angleterre possède un royaume)

D) Englands ár hit konungríki (les rivières d'Angleterre réchauffait le royaume)

h l P n R þ R R t l h t l h t t t þ t t t t þ t t t R R t P t t R l P t þ R h l t

A) Sigurðr reisti stein þenna eptr Ragnarri, faður sinn (Sigurd a élevé cette pierre en la mémoire de Ragnarr, son père)

B) Sigríðr reisti stein þenna eptr Ragnarri, faður sinn (Sigrid a élevé cette pierre en la mémoire de Ragnarr, son père)

C) Sigurðr reiste stein þenna eptr Ragnarri, faður sinn (Sigurd fit voyager cette pierre aux côtés de Ragnarr, son père)

D) Sigurðr reifði stein þenna eptr Ragnarri, faður sinn (Sigurd mentionna cette pierre auprès de Ragnarr, son père)

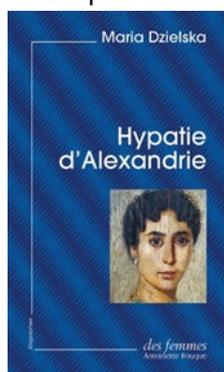
Sous le sapin des Classiques

Elsa Latour

Ho ! Ho ! Ho ! La Saint-Nicolas est passée, Noël approche à grands pas. Peut-être que vous ne savez pas encore quoi demander au bonhomme rouge qui boit du Coca-Cola ? Tant mieux ! Voici quelques propositions de cadeaux à glisser sous le sapin !

I. Une bougie en forme de colonne grecque, collection Hestia de DOIY

Disponible en plusieurs formes, la bougie colonne est un essentiel pour votre décoration. En plus d'être jolie et bien finie, elle vous promet de nombreuses heures d'accompagnement pendant votre blocus. Vous pourrez vous la procurer sur le site internet de DOIY ou dans la boutique souvenir de BOZAR pour 15 €.



II. Hypatie d'Alexandrie de Maria Dzielska

Le livre est sorti il y a quelques années maintenant, mais il vient d'être réédité au format poche. Le débat « petite ou grande édition ? » ne sera pas tranché cette fois-ci, on mentionnera seulement le prix attractif de 8 € qui fera plaisir aux petits portefeuilles. Si vous aimez les portraits de femmes fortes de l'Antiquité, foncez !



III. Le Similo, version Mythes

Votre comité chéri l'a découvert durant une soirée jeux de société à Liège et l'a adoré. Vous y avez peut-être déjà joué au Cercle, si ce n'est pas le cas, promis c'est un jeu très facile à comprendre ! En plus, il existe également en version Histoire, animaux, contes, monstres, et même Harry Potter ! Il est autour des 13 € dans les magasins de jeux de société.



IV. Un pin's avec Circé, sur Etsy

Vu le thème de cette année, c'était compliqué de ne pas vous proposer une idée cadeau avec la magicienne aux lions. Il complètera bien votre pull du Cercle Antique ou votre banane... Etsy est un site internet qui permet d'acheter à des créateurs indépendants, une bonne action à faire pendant les fêtes. Il est disponible au prix de 11,70 €.

V. Les femmes et le sexe dans la Rome antique de Virginie Girod

Vous ne serez pas outré de retrouver plusieurs livres dans cette sélection... et vu l'auteure de l'article, cette proposition ne devrait pas vous surprendre. Comment les femmes vivaient-elles la sexualité dans l'Antiquité romaine ? Quelles pratiques étaient autorisées ou non et pour qui ? Pourquoi a-t-on fait aux Romains une réputation de débauchés prêts à toutes les transgressions pour leur plaisir ? Les éditions Texto aiment proposer des livres avec une bonne rigueur scientifique à petit prix, celui-ci est à 10,50 €.





VI. Un vase en forme de colonne grecque, collection Athéna de DOIY

Parce qu'on n'a jamais trop de colonnes et que vous n'êtes peut-être pas fan de bougies, DOIY vous propose également un vase colonne, disponible en blanc ou en rose. Imaginez-le dans votre bibliothèque... voilà ! Sur le site de DOIY ou au Bozar à 35 €.

VII. Des autocollants Winter Dark Academia

Le site Etsy a vraiment, vraiment beaucoup de choix pour plaire à tout le monde. Vous trouverez beaucoup de choix en autocollants pour personnaliser votre PC portable, votre agenda ou même mettre une touche de fantaisie dans vos cours. Cette planche est à 3,40 €, mais il y en a pour tous les goûts et tous les budgets.

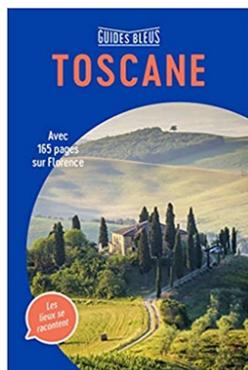
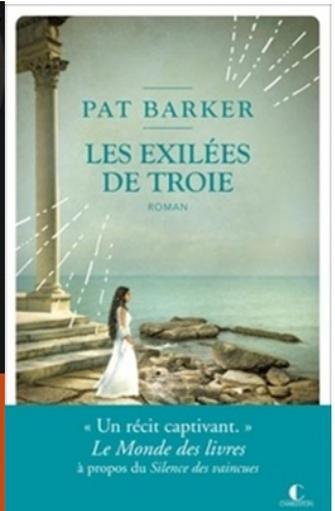
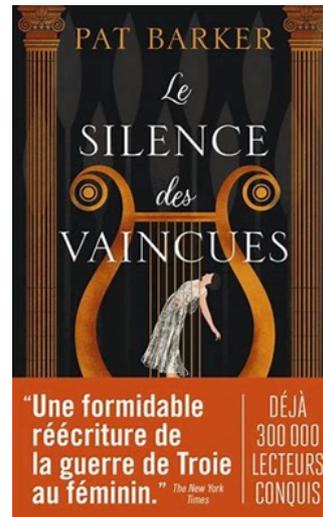


VIII. Mug vase grec antique avec un chat

Il semblerait qu'une nouvelle passion pour les mugs soit née parmi les classiques. Celui-ci est une évidence, aussi bien pour son prix, 14,74 € chez Redbubble, que pour son originalité. Il y a un chat ! Faut-il plus d'arguments ?

IX. *Le Silence des vaincues* et *Les exilées de Troie* de Pat Baker

Deux livres pour voir l'Iliade et l'Odyssée à travers les yeux des personnages féminins de ces deux épopées grecques. Il est vrai que les suggestions de livres de cette liste sont très orientées sur les femmes, mais en même temps, c'est ce qui plaît et fonctionne pour le moment en librairie, donc impossible de passer à côté. Et puis, si vous avez aimé *Circé* de Madeline Miller, il n'y a pas de raison de ne pas lire ces deux livres. Le premier existe au format poche, à 8,30 €, le second en grand format, à 22,50 €.



X. *Le Guide Bleu de la Toscane*

Pour ceux qui accompagnent le Cercle à Florence, c'est le guide à avoir. Très complet et documenté, il vous accompagnera et vous fera aimer Florence encore plus. Ce guide peut même vous aider à endurer le blocus. Il est vendu en général au prix de 20,90 €.

Le Students in Transition Office (SiTO)

Parce que le Nord ne peut garder le froid dont nous avons tant parlé que tant qu'il n'y fait pas trop chaud, un nouveau cercle politique s'est constitué à l'ULB sur la transition écologique. Il a souhaité se présenter dans nos colonnes, laissons-lui la parole.

Il y a quelques mois, le Students in Transition Office faisait sa première assemblée générale au sein de l'ULB. Une cinquantaine d'étudiant.e.s avaient répondu à l'appel et discutaient de ce nouveau bureau. Un constat fait l'unanimité depuis : l'urgence climatique est là, et la communauté de l'ULB doit en faire une préoccupation principale sans plus tarder.

De l'urgence écologique

Les derniers rapports du GIEC ne peuvent être plus clairs. La dernière campagne du SiTO « Une bonne raison de marcher ? » pour mobiliser à la grève du 25 mars a pointé quelques faits marquants des deux premiers volets du 6e rapport du GIEC, parus en partie cette année :

En 2100, une espèce sur deux est menacée si l'on augmente de 4°C ; 3,4 milliards de personnes sont vulnérables au changement climatique ; on attend des catastrophes quinze fois plus mortelles dans les pays vulnérables ; vingt millions de personnes sont déplacées par an à cause du réchauffement climatique depuis 2008 ; un milliard d'habitant.e.s des régions côtières sont menacé.e.s par la montée des eaux. Dans tout cela, il n'y a aucun doute sur la responsabilité des activités humaines.

(publié sur notre Instagram)

Nous en sommes de plus en plus témoins : les épisodes de sécheresse continuent de se multiplier ; ces derniers-mois en Europe et ailleurs, la cendre a gagné du terrain. L'année dernière, en Allemagne, en Belgique, les pluies ont tué plus de cent personnes. Les sinistré.e.s sont le plus souvent ceux et celles qui possèdent le moins.

Le dernier rapport du GIEC indique cependant des solutions : les choix individuels ne sont pas suffisants, il faut mettre en place des politiques et infrastructures adéquates, la diminution de la consommation de viande est pertinente et encouragée, il faut tendre à une sobriété, une efficacité énergétique. Les très riches sont plus responsables des causes et les plus pauvres plus exposé.e.s aux conséquences (34 à 45% des émissions mondiales de gaz à effets de serre proviennent des ménages dont les revenus sont parmi les 10% les plus hauts. Alors que les ménages dans les 50% des revenus inférieurs émettent entre 13 et 15% des GES). La transition se doit d'être à la fois écologique et sociale.

Il est important de prendre conscience de ces chiffres et des avertissements scientifiques, sans pour autant crouler sous le poids de leur effrayante signification. Il est possible de bâtir autre chose : pour toutes et tous, pour nous, pour soi.

Certes nous connaissons des changements : ceux-là prennent leur temps – l'allure étant toujours trop lente – mais les choses changent parfois. Sachons reconnaître d'où ces changements proviennent : à leur source, il y a toujours des gens qui, ne croyant parfois même plus en l'objectif qu'ils s'étaient fixé au départ, persistent à se battre, parce que cela vaut mieux que le désespoir et l'abandon de soi.

Le Students in Transition Office

Il y a deux ans de cela, les autorités de l'ULB et la rectrice ont nommé un adjoint étudiant à la transition pour représenter les étudiant.e.s sur ces questions. Après des mois de préparation, une assemblée étudiante propre à l'ULB et agissant dans un champ de compétences précis est née : le SiTO, organe aidé structurellement et financé par l'ULB.

Le SiTO est loin d'être le premier à s'attaquer à la question de la transition ou de l'écologie sur le campus de l'ULB. Il existe des collectifs, cercles, groupes politiques ou militants qui font un travail précieux sur des axes différents de cette même question. Nous travaillons ensemble tout en se concentrant chacun sur notre partie du travail.

Les deux axes de travail principaux du SiTO sont :

1. La réalisation de rapports d'aide à la décision, destinés aux instances décisionnelles ad hoc de l'ULB, sur des thématiques en lien avec la transition de l'Université (ex. la gestion des espaces verts, l'enseignement des transformations socio-écologiques, etc.), en vue d'améliorer la situation actuelle.

Que vous ayez de l'envie, de la motivation et du temps sont les seules conditions pour nous rejoindre. Une aversion malade pour les SUV en ville est considérée comme un plus. Sachez que votre participation nous sera précieuse, sinon indispensable : entre la rédaction de rapports, la participation aux débats et les mobilisations de toutes sortes, nous aurons besoin de votre aide.

Pour plus d'infos sur le SiTO et la transition socio-écologique, retrouve nos slides-show illustrés sur Instagram : *Le SiTO c'est quoi ?* et *La Transition socio-écologique c'est quoi ?*

Suis-nous sur les réseaux pour connaître notre actualité ou nous poser des questions ! Nous organiserons une AG électorale au début de l'année académique, tu y trouveras les informations nécessaires pour candidater !

Insta : @sito_ulb

Facebook : SITO – Students in Transition Office

Linkedin : Students in Transition Office – SiTO

Youtube : Students in Transition Office

2. L'organisation d'activités de formation, d'éducation et de sensibilisation de la communauté universitaire aux transformations socio-écologiques (ex. podcasts, formations, ateliers de rencontre, etc.)

Les enjeux sur la transition de l'Université sont sélectionnés et votés à l'avance par un organe d'administration, composé de membres de l'ACE, de l'AIC, du BEA et du Librex, les principales sources de représentation étudiante à l'ULB. Chacun de ces enjeux fait l'objet d'un groupe de travail. Par exemple, depuis le début du second quadrimestre 2022, il existe un groupe de travail sur le monopole de la multinationale AB InBev sur le campus, un autre sur l'intégration de cours sur les enjeux climatiques au sein des différents cursus académiques, encore un autre sur la place occupée par le parking du Janson sur le Solbosch, etc. Chaque membre est libre de s'investir dans chacun de ces groupes de travail.

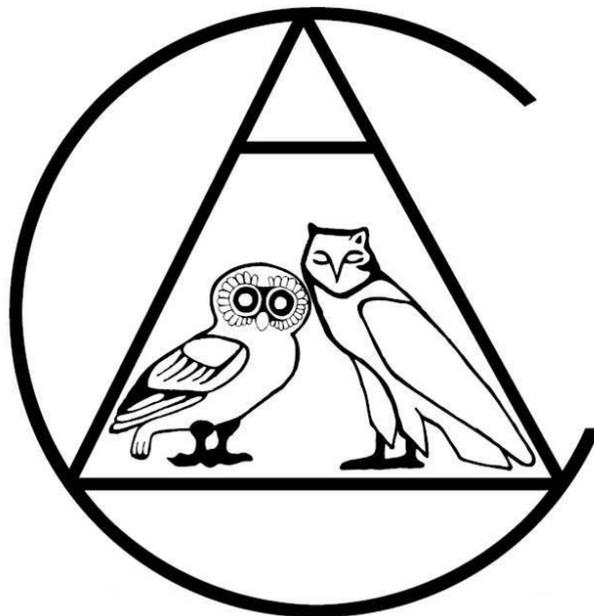
Les assemblées du SiTO ont lieu tous les jeudis soirs sur le campus du Solbosch. Dans un premier temps, elles permettent de faire le point, de discuter. Ensuite, de participer à des formations (ex : fresque du climat, ateliers), lecture collective (arpentage), ou présentations.

Équipe du Mercure

ÉDITION : Corentin Tresnie

CONTRIBUTIONS : Toinette Bellocchi, Pierre-Jacques Dehon, Emmanuel Dupraz, L., Elsa Latour, Maxime Ongenae, Leelou Plasschaert, Yaëlle Rieuneaud, Dylan Roelands, SiTO, Corentin Tresnie

COUVERTURE : Toinette Bellocchi



NOUS RETROUVER :

Local : UB1.159, Campus du Solbosch
Email : cercleantique@gmail.com
Facebook : Cercle Antique - ULB
Instagram : [@cercle_antique](https://www.instagram.com/cercle_antique)
Discord : <https://discord.gg/3Uh5G5U3TK>